

— Qui va là ? demanda aussitôt une voix dans l'ombre.

— Diabolo ! se dit le Canadien, ces messieurs sont mieux gardés que M. de Montcalm lui-même !

Il s'arrêta.

— Je voudrais parler à M. Varin, l'intendant, répondit-il.

— A une pareille heure ?

— Sans doute.

— M. Varin est occupé ; il ne peut pas vous recevoir.

— Même si on lui apportait de l'argent ? demanda David avec ironie.

— Hein ! que dites-vous ?

Et en même temps l'homme qui parlait à distance s'étant rapproché, le Chasseur de bisons reconnut un de ces agents préposés aux vivres, désignés déjà à cette époque sous le pittoresque surnom de « Riz-Pain-Sel » et qui n'avait de militaire que l'habit.

— Comment vous nommez-vous ? demanda l'agent ; qui êtes-vous ? que voulez-vous à M. Varin à cette heure de la nuit ?

Pour toute réponse, le Chasseur de bisons prit l'homme par le collet de son habit, le souleva de terre, le posa un peu plus loin et, entr'ouvrant ensuite le vaste pan de toile qui fermait la tente, il entra sans cérémonie chez l'intendant.

David Kerulaz fut d'abord ébloui par le luxe éclatant qui régnait dans cette tente et formait un étrange contraste avec l'intérieur si simple et si austère du général en chef.

Un tapis de velours rouge à franges d'or recouvrait une table carrée autour de laquelle trois joueurs étaient assis. Un haut chandelier doré à six branches projetait son éclat lumineux sur les têtes soigneusement poudrées, les habits brodés et les boutons de pierreries de ces trois hommes, qui étaient M. Varin, subdélégué de l'intendant Bigot, Descheneaux, secrétaire de ce dernier, et un négociant nommé Perreault, associé de Cadet, le munitionnaire général de la colonie.

Il y avait sur cette table plusieurs tas d'or qui scintillaient. On y apercevait aussi deux bouteilles, l'une de vin d'Espagne, l'autre de champagno, et des verres délicatement ciselés dont les feux des bougies faisaient briller les facettes.

En voyant un homme s'encadrer ainsi brusquement dans l'ouverture de la tente, Varin, qui faisait face, se leva soudain et, par un mouvement instinctif, posa sa large main sur l'or étalé devant lui.

Le fait est que l'apparition, à une heure aussi tardive, de cet homme vigoureux, aux vêtements sombres et dont la main robuste serrait le canon d'une carabine, n'était pas faite pour tranquilliser l'intendant.

— Sarrol ! cria ce dernier d'une voix légèrement étranglée, que fais-tu donc ? Comment nous gardes-tu ? Quel est cet homme que tu as laissé entrer ?

Mais Sarrol ne répondit pas, par la bonne raison que, son courage étant à peu près à la hauteur de celui de son maître, il avait été pris d'une belle peur à l'aspect du Canadien et qu'à peine échappé de la formidable étreinte de David il s'était répandu dans le camp en criant qu'on assassinait M. Varin.

Il est juste de dire que ses cris d'effroi n'avaient causé qu'une émotion médiocre. On rapporte même qu'un officier, réveillé en sursaut par les gémissements de l'agent aux vivres, s'était retourné philosophiquement sur son lit de camp et s'était endormi en murmurant :

— Ce n'est pas la peine de nous déranger pour si peu...

Voyant que son appel restait sans réponse :

— Qui êtes-vous ? dit Varin en s'adressant directement au Chasseur de bisons.

— Que venez-vous tenter ici ? ajouta le négociant Perreault, qui, s'étant levé à son tour, crut devoir enfler sa voix afin d'effrayer cet importun qui pouvait être un voleur.

David Kerulaz fit trois pas et se rapprocha du groupe inquiet des joueurs ;

— Eh mon Dieu ! messieurs, dit-il en restant tranquillement appuyé sur sa carabine, n'appellez pas au secours, je vous prie. J'aime à croire qu'il n'y a pas de voleurs ici, poursuivit-il de sa voix mordante en jetant sur les trois hommes un regard circulaire ; du moins, je vous donne ma parole d'honneur que je n'en suis pas un. Je voudrais entretenir M. Varin d'une affaire très-importante, et c'est pour ce motif que j'ai pris la liberté de me présenter devant vous.

— Je suis M. Varin, dit l'intendant avec dignité ; que me voulez-vous ?

— Un mot en particulier, s'il vous plaît, monsieur l'intendant.

Varin hésita, regarda la carabine sur laquelle David était appuyé, puis ses deux compagnons, et enfin, faisant un grand effort de courage :

— Veuillez jouer un instant sans moi, messieurs, dit-il d'un ton dégagé, que j'en finisse avec cet homme. Maudit Sarrol ! murmura-t-il entre ses dents en se rapprochant du Chasseur de bisons.

M. Varin était un petit homme dont l'habit paré et la perruque poudrée avaient peine à dissimuler l'air bas et commun. Des sourcils noirs et touffus surmontant de petits yeux actifs où brillait le feu de l'intelligence, un menton large, une bouche aux lèvres épaisses, deux grosses mains rouges sortant lourdement des dentelles et chargées de bagues trop étroites qui blouissaient l'extrémité des doigts, une démarche ordinairement cauteluse et rampante, mais qui se raidissait jusqu'à l'arrogance quand l'intendant se trouvait en présence d'un inférieur, tel était en quelques mots ce personnage, vivante incarnation des vices les plus sordides, véritable image du parvenu audacieusement cupide et insolent, être sans cœur, sans âme, sans entrailles, dont l'intelligence vive et remarquable ne poursuivait passionnément qu'un seul but, le gain.

— Voyons, en deux mots, qu'est-ce qui vous amène ? Pourquoi avez-vous forcé l'entrée de ma tente ? dit l'intendant en adressant à David un regard qui voulait être hautain et sévère, mais qui avait le tort d'aller peu à peu se fixer d'un air assez piteux sur la carabine du chasseur canadien.

— En deux mots, je vais vous le dire, répondit David. Et d'abord il faut que vous sachiez qui je suis. Bien que vous soyez plus souvent à Québec ou à Montréal que dans les camps ou dans les bois, vous avez peut-être entendu parler d'un certain chasseur canadien, nommé David, que les Indiens ont surnommé...

— Le Chasseur de bisons, Bras-de-Fer, le Tueur de panthères, s'empressa de dire Varin... Oui, en effet, j'ai lu souvent dans la Gazette de Québec le récit de ses prodigieux exploits.

— La Gazette de Québec est bien bonne de s'occuper de moi.

— Quoi ! vous seriez ?...

— Oui, je suis le Chasseur de bisons en personne.

— Ah vraiment !.. Ah ! palsambleu, messieurs !.. Et, obéissant à un sentiment de parvenu sottement orgueilleux, il fit un mouvement pour montrer à ses deux amis cette curiosité de la prairie qui venait tomber ainsi à minuit dans sa tente.

— Laissez ces messieurs jouer tranquillement, monsieur l'in-